Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 36 (1944)
Heft: 1

Artikel: Le monde, comme Wendell Willkie le voit
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-384371

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

pesés et trouvés trop légers. S'il n'a pas une grande mission ou s'il ne collabore pas à une grande tâche, aucun peuple ne peut vivre. Et cette mission apparaît avec évidence:

> *L'Europe, si nous pouvons nous permettre ce mot, doit devenir helvétique. Notre histoire nous appelle à être les premiers architectes, les premiers ouvriers de la maison nouvelle, de ce continent régénéré dont nous sommes le centre géographique. Notre rôle sera d'autant plus important que seul des vaincus et des humiliés sont appelés à habiter cette maison; cette guerre a déjà exigé tant de sacrifices, qu'au jour de la paix tous l'auront perdue. La dernière phase de ce conflit mondial doit nous inciter à penser à la reconstruction; or, elle n'est possible qu'à la condition que nous travaillions tous ensemble et d'un commun accord. Si nous ne parvenons pas à cet accord, l'Europe périra lentement ou bien elle glissera entre l'enclume et le marteau. Les Européens n'auront alors qu'à subir — de plus ou moins de bon gré — le marteau de celui qui s'entendra à forger. Et il est fort probable que le forgeron ne se souciera guère de nos traditions, de nos idées préconçues et de la « sagesse » qui nous aura menés à la faillite.*

Le monde, comme Wendell Willkie le voit.

Le Monde indivisible, tel est le titre suggestif sous lequel Wendell Willkie a réuni ses impressions du périple qu'il a accompli du 25 août au 14 octobre à la demande de Roosevelt. Sur les quarante-neuf jours qu'a duré ce voyage — qui a dépassé d'un quart la circonférence de la planète — Willkie n'en a eu que trente à consacrer à la situation politique, économique et sociale et aux tendances qui se font jour dans le Proche-Orient, en Russie, en Sibérie et en Chine. Malgré cela, il est convaincu d'en savoir davantage et d'avoir des vues plus exactes sur l'avenir de la Russie et de l'immense continent asiatique que tous les hommes d'Etat actuellement au pouvoir. Willkie affirme que tant en Asie que dans les autres continents, le rythme de l'évolution sociale et politique s'accélérera d'étonnante manière. Les progrès de la civilisation en Europe et aux Etats-Unis, si immenses qu'ils aient été au cours des siècles derniers, ne peuvent être comparés aux révolutions économiques qui se succèdent en U. R. S. S. et qui s'annoncent dans toute l'Asie. L'ère qui s'achève a commencé il y a quelque cent ans sous le signe du chemin de fer. Celle qui lui succède progressivement est placée sous le signe de l'avion, qui a permis à Willkie de franchir 50,000 kilomètres en cent soixante heures de vol seulement. Sous cette perspective, les continents et les océans appa-

raissent comme les parties d'un tout; la Grande-Bretagne et l'Amérique, la Russie et la Chine, le Proche-Orient et les îles du Pacifique sont étrangement rapprochées et les liens qui les unissent évidents. Il faut bien reconnaître « qu'il ne pourra y avoir de paix pour aucune de ces parties tant que les fondements de cette paix ne seront pas solidement cimentés partout ». En fait, le dernier quart de siècle a démontré à tout observateur impartial et tant soit peu attentif que le développement de la technique et des transports a rapproché de telle sorte les nations que leur destin est désormais commun, dans la paix et dans la guerre. Ni les grands ni les petits Etats, pas même les continents, ne peuvent se soustraire à ce destin. Pour l'avoir tenté, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis ont été d'autant plus irrésistiblement entraînés dans les conflits provoqués par les agresseurs. Au cours de la présente guerre mondiale, deux coalitions se sont progressivement cristallisées. Elles s'étendent au monde entier. Après quatre ans de guerre, il n'est pas encore possible de dire avec certitude laquelle de ces alliances l'emportera. Cette fois, les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, la Russie et la Chine — pour ne mentionner que les grands Etats alliés — reconnaissent unanimement que seul un organisme international peut assurer durablement la paix. Sur ce point, Willkie, le candidat présidentiel d'hier et peut-être de demain, est entièrement d'accord avec Roosevelt; plus encore, il insiste sur le caractère indivisible de la paix. Dans son livre, il s'applique à faire la preuve, par des arguments topiques, de la nécessité d'un organisme chargé d'assurer la paix mondiale. Mais pour qu'il fonctionne efficacement, il ne suffit pas que les vainqueurs se lient par traité; encore faut-il qu'ils soient unis par une amitié durable. Cet organisme ne pourra se limiter aux vainqueurs; il faudra s'efforcer de l'étendre. Non seulement il faudra y admettre les anciens Etats agresseurs — dont il conviendra de corriger la mentalité — mais aussi les pays qui viennent à peine de sortir de la servitude, les régions que leur potentiel démographique et économique appelle à jouer un rôle historique considérable. La libération des peuples coloniaux ne doit pas trop tarder, d'autant plus que les nécessités de la victoire l'exigent; et puis, sans cet acte d'élémentaire justice, une paix durable n'est pas concevable. En effet, l'Asie abrite plus d'un milliard d'individus, c'est-à-dire plus de la moitié de la population de la planète. Ce continent est en pleine fermentation; les esprits évoluent et l'économie se développe avec une incroyable rapiditité, annonciatrice de transformations sociales et politiques profondes. C'est pourquoi les hommes de race blanche seraient bien inspirés de faire, pendant qu'il est temps, les concessions que commandent l'éveil prodigieux de la conscience nationale de la Chine et la volonté d'indépendance des Indes et des autres nations de l'Extrême-Orient. Mais il ne suffit pas de renoncer à l'impérialisme sur le plan de la politique extérieure seulement; il faut le surmonter sur le plan intérieur également. Cet avertissement

s'adresse avant tout aux Etats-Unis, où les noirs et les métis ne possèdent pas encore les mêmes droits civiques que la population blanche. Cette inégalité doit être corrigée sans tarder dans tous les domaines de l'activité humaine.

Malheureusement, constate Willkie, les Anglais ont encore trop peu de compréhension pour les exigences du temps présent et de l'avenir immédiat. Lors de son arrivée en Egypte, le « diplomate volant » a tenté de sonder les fonctionnaires britanniques pour connaître leurs vues sur l'avenir, et notamment sur l'avenir du système colonial et des relations avec les pays de l'Orient. « Ces gens en sont encore à Rudyard Kipling, à un Kipling sur lequel n'aurait pas même déteint le libéralisme d'un Cecil Rhodes. Je n'étais pas sans savoir qu'à Londres et dans tout l'Empire, des Anglais bien informés étudient sérieusement ces problèmes et que nombre d'entre eux s'efforcent de trouver une formule plus proche de la véritable autonomie que la vieille idée de « Commonwealth ». Mais, en Egypte, mes interlocuteurs ne soupçonnaient même pas que le monde avait changé... Ce soir-là, j'ai compris, et les quelques jours passés dans le Proche-Orient ont renforcé cette conviction que ce ne sont pas les victoires, même les plus éclatantes, qui nous feront gagner la guerre; nous n'obtiendrons la victoire définitive, sans laquelle toute paix ne sera qu'un nouvel armistice, qu'à la condition que des hommes nouveaux et des idées nouvelles président à nos relations avec les peuples de l'Asie. » Partout, en Egypte, au Liban, en Syrie, en Palestine, en Irak et en Iran, Willkie n'a rencontré que de la sympathie pour l'Amérique, parce qu'elle est lointaine et n'entre guère en ligne de compte pour exercer un mandat; en revanche, la méfiance à l'égard des Français et des Anglais était générale. Certes, les Egyptiens, les Arabes, les Syriens, les Iranais croient à la victoire des Alliés, mais ils n'ont aucune confiance dans la notion de « liberté », sous laquelle ils soupçonnent, tant ils ont ressenti profondément les abus que l'on en a fait, une autre forme de domination étrangère. Dans ces pays, les masses populaires croupissent dans la misère et végètent « dans les conditions les plus dégoûtantes ». Ce paupérisme a pour corollaire une minorité de riches propriétaires fonciers. « La volonté de changer et de créer n'émane généralement pas de ceux qui ont trop, mais de ceux qui n'ont rien. » La classe moyenne est à peu près inexistante. Malgré cela, les masses sont en fermentation et « se détournent de plus en plus des sévères coutumes religieuses et de leurs rites ». Dans chaque ville, Willkie a pris contact avec « de petits groupes de jeunes gens actifs, énergiques et intelligents » auxquels la révolution russe a appris la « technique des mouvements de masse » et qui semblent aspirer avec fanatisme à un bouleversement analogue de la société. Parallèlement, Willkie a constaté la « montée d'un nationalisme ardent ». Tous ces symptômes engagent Willkie à conclure que, dans l'espace de dix ans, la vie de ces peuples se transformera plus profondément qu'au cours « des

dix derniers siècles ». A Beyrouth, ce diplomate — qui l'est assez peu — a rencontré de Gaulle, alors en conflit avec les Anglais en ce qui concerne « la domination sur la Syrie et le Proche-Orient ». Un haut fonctionnaire libanais, dont il s'enquérait des sympathies, répondit: « Que le diable les emporte tous les deux! » « L'élite intellectuelle — le levain qui fera monter la pâte — a peu de confiance dans les systèmes coloniaux ou les mandats; elle se méfie de tout ce qui sent la domination étrangère. » Après avoir dépeint les conditions d'existence misérables, l'hygiène déplorable, les épidémies endémiques et l'inquiétante mortalité infantile qui sont le lot de ces régions, Willkie conclut: « Je suis d'avis que quatre choses — à réaliser selon des méthodes et à des degrés divers — sont nécessaires à ces peuples: plus d'instruction, une meilleure hygiène, une industrialisation plus poussée, plus de dignité sociale et de confiance en soi. Mais ces choses, seules la liberté et l'autonomie peuvent les donner. »

En Russie, à côté de l'intérêt qu'il a porté, il va sans dire, au théâtre des opérations, Willkie a été attiré avant tout par l'industrie de guerre, l'organisation de l'agriculture et l'industrie de l'alimentation, activités dont l'issue de la guerre dépend de manière si évidente. En compagnie d'experts américains, il a visité des usines de munitions, des fonderies, des centrales hydroélectriques, des fabriques de sucre et de conserves. Il a consacré toute une journée à une grande fabrique d'avions où trente mille ouvriers produisent en série les fameux Stormowiks cuirassés et à moteur unique dont les Russes ont fait une arme si redoutable. Cette fabrique, autrefois à Moscou, avait été transférée de toutes pièces à l'arrière lors de l'avance allemande. Chaque jour elle achève un nombre appréciable d'appareils que les experts américains s'accordèrent à trouver excellents. « Ils déclarèrent même, non sans étonnement, qu'aucun autre type d'avion n'offrait une protection aussi efficace au pilote. » Et ce travail de qualité s'effectuait à la chaîne, bien que plus des deux tiers de la main-d'œuvre se composât de femmes et de jeunes gens dont un certain nombre n'étaient guère âgés de plus de 10 ans. Mais, à ce moment, la guerre avait déjà coûté cinq millions de morts, de blessés et de prisonniers, sans compter les millions d'hommes et de femmes déportés en Allemagne ou résidant dans les régions occupées; les appels sous les drapeaux se succèdent à un rythme rapide. Dans ces conditions, il est compréhensible que le pays ait été obligé de faire appel à toutes les femmes et à tous les jeunes gens, aux enfants même. « Au-dessus de chaque machine était suspendu un écriteau portant la mention « Stachanowit »; en d'autres termes, chaque travailleur s'était engagé à dépasser les prestations normales. » « Travaillant tous à la tâche, ils étaient rémunérés selon un tarif progressif. Aux murs étaient apposées des fiches où figuraient, inscrits au fur et à mesure, les noms des ouvriers ou des équipes champions de ce match constant qui se livrait pour une production

plus forte et meilleure. » Willkie, s'il s'étonne de ces méthodes, condamnables dans des circonstances normales, comprend néanmoins qu'elles sont nécessaires dans un pays qui doit forcer à tout prix sa production, dans un pays dont la capacité de résistance dépend si étroitement du rendement de l'industrie de guerre. Si la Russie n'avait pas réalisé avec l'énergie et la ténacité que l'on sait ses plans quinquennaux et transmué en un temps record un pays agricole en un pays fortement industrialisé, elle aurait succombé à l'agresseur, qui aurait alors disposé d'un potentiel de guerre écrasant. L'U. R. S. S. se serait effondrée comme la France. Et qui sait si, sans la résistance russe, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis auraient eu le temps et les moyens de battre les puissances de la coalition tripartite? C'est une question que Willkie a dû se poser bien souvent. Il estime également que si la Russie dispose du minimum de denrées alimentaires dont elle a besoin, elle le doit avant tout à la mécanisation de l'agriculture et à la création de quelque deux cent cinquante mille kolkoses.

Comme Willkie est rien moins que socialiste et considère la démocratie, tout au moins pour les Etats-Unis, comme le meilleur des systèmes politiques et économiques, c'est avec satisfaction qu'il a constaté qu'en U. R. S. S. les salaires ne sont pas fixés selon le principe de la plus grande égalité, mais selon le rendement de chaque travailleur. Sur ce sujet, il a eu de longues conversations avec le directeur de cette fabrique d'avions et ses collaborateurs immédiats. Il a cherché à leur faire avouer que, bien que très qualifiés et payés dix fois plus qu'un ouvrier, ils manquaient cependant de la liberté dont jouissent leurs collègues américains. En effet, en Russie, ils peuvent être limogés du jour au lendemain s'ils ne satisfont pas aux exigences, transférés à des emplois inférieurs ou même sévèrement punis; en Amérique, au contraire, le régime de la libre concurrence sur le marché du travail leur permettrait de trouver une autre position répondant à leurs capacités. Mais le directeur, âgé de 34 ans, lui répondit simplement: « Monsieur Willkie, vous ne me comprenez pas. J'ai plus de liberté que mon grand-père et mon père n'en ont jamais eu. Ils étaient paysans. Ils n'avaient pas la permission d'apprendre à lire et à écrire. Ils étaient les esclaves de la terre. Lorsqu'ils étaient malades, il n'y avait pour eux ni médecin ni hôpital. Après une longue succession de générations, je suis le premier homme de ma famille qui ait eu la possibilité de s'instruire, d'avancer, d'améliorer sa situation. Voilà la liberté! Il se peut que vous en ayez une autre conception; mais n'oubliez pas que nous sommes en pleine évolution. Un jour viendra où, nous aussi, nous jouirons de la liberté politique » et, souhaitons-le aussi, un maximum d'équilibre social. En effet, Staline et les militants communistes rappellent que si les transformations de structure et, plus encore, les nécessités de la défense nationale exigent encore un système de rémunération fondé sur le rendement individuel, le but dernier du socialisme

vise à permettre à chacun de travailler selon ses capacités, chacun étant payé selon ses besoins.

Sur l'organisation agricole, Willkie écrit ce qui suit: « Comme l'industrie, l'agriculture russe est tout entière au service de la guerre totale; en se révélant capable de nourrir tout un peuple en armes, elle a étonné le monde. » Willkie visite quelques exploitations collectives; il constate leur excellent fonctionnement et le contentement des paysans: « Pendant des jours, nous avons survolé des régions cultivées, du front de Rzew à l'extrême limite des terres cultivables en Asie centrale et en Sibérie. Derrière le front, les champs se succèdent sur une profondeur de près de 10,000 km. Je crois que seule la perspective de l'aviateur permet de se faire une idée de l'immensité de ces terres arables et de leur diversité. » Quelques-uns des compagnons de route de Willkie évoquaient à ce spectacle le Texas ou la Californie méridionale. Quant à Willkie, il était sous l'impression de la richesse inépuisable et du gigantesque potentiel de cette immense Russie. Plus encore que les Etats-Unis, l'U. R. S. S. lui paraissait être le pays des possibilités illimitées. Les ressources du sous-sol en charbon, minéraux, pétrole, semblant aussi inépuisables que celles de l'agriculture et des forêts — qui ne sont encore exploitées qu'en faible partie — la Russie est en mesure de doubler ou même de tripler facilement sa population, qui atteindra d'ailleurs bientôt 200 millions d'habitants. Staline s'efforce de donner aux ressortissants soviétiques de race jaune le sentiment qu'ils sont des citoyens jouissant exactement des mêmes droits que les autres. Ils forment une confédération de peuples autonomes et bénéficient de tous les avantages économiques et culturels que l'Union soviétique peut offrir. Willkie a pu s'en convaincre lors de son court séjour à Yakoutsk (50,000 habitants), capitale de la république du même nom sur le cours moyen de la Lena. Cette république, cinq fois plus grande que la France, ne compte encore que 400,000 habitants, pour les neuf dixièmes mongols et, pour la plupart, jusqu'il y a peu de temps, trappeurs et chercheurs d'or. « Ils vivaient avec leur bétail dans des huttes basses au sol de terre battue, enfumées, malsaines, véritables foyers de tuberculose; en hiver, ils se nourrissaient de poissons avariés et de racines sauvages; ils étaient décimés par les épidémies et la famine. » Aujourd'hui, leur capitale, située en pleine forêt vierge, contient nombre de choses intéressantes, notamment une bibliothèque de 550,000 volumes, abondamment utilisée. Cette population ne compte plus aujourd'hui que 2% d'illettrés. Les écoles sont bonnes et l'on y enseigne le russe et le yakoutsk. La ville possède des théâtres, des cinémas, un club communiste bien installé. Les rues sont propres et les habitants respirent un air de santé. Pour la production de l'or, la république occupe le troisième rang en U. R. S. S. « Cette année, déclara le commissaire du peuple à Willkie, nous abattrons 4 millions de mètres cubes de bois contre 35,000 seulement en 1911. Nous avons encore bien du chemin à

faire jusqu'aux 88 millions que nos forêts permettraient d'extraire chaque année. Si les Etats-Unis avaient besoin de bois et de cellulose, c'est bien volontiers que la république se prêterait à des échanges de compensation. »

Malgré la latitude, le climat se prête à la culture du blé; si l'été est court, la durée d'insolation est en revanche extrêmement longue. De l'avis de Willkie, la Russie (y compris la Sibérie) est géographiquement l'Etat le plus grand et le plus homogène du monde. Ses réserves de bois, de fer, de charbon, de pétrole sont quasiment inépuisables et l'or est abondant. Grâce à une organisation bien conçue de l'hygiène publique, le peuple russe est devenu l'un des plus sains du monde; l'instruction publique, qui se développe constamment, est en passe d'en faire l'un des plus capables du point de vue technique. « Il va donc de soi que l'on ne peut dédaigner une telle puissance et un tel peuple... Nous devons tendre à une collaboration étroite avec les Russes... L'industrialisation de la Russie exigera en quantité illimitée des produits américains; la Russie possède en non moindre quantité toutes les matières auxiliaires dont nous avons besoin... Personne n'est plus adversaire que moi de la doctrine communiste; je repousse catégoriquement tout principe aboutissant à l'absolutisme. Mais je n'ai jamais compris ceux qui pensent qu'un contact entre le communisme et la démocratie doive nécessairement provoquer l'effondrement de celle-ci. » D'ailleurs, de l'avis de Karl Marx et des trois millions de communistes russes inscrits au parti, le communisme, appliqué avec conséquence, ne doit-il pas conduire à la démocratie? A la démocratie socialiste, bien entendu. Et Willkie n'a-t-il pas déclaré à Staline que son organisation le rendait peu à peu inutile, lui et sa dictature?

Malheureusement, bien des obstacles s'opposent encore à la paix et à la démocratie mondiales. Même après la défaite des Etats agresseurs, dont le Japon apparaît peut-être plus dangereux à Willkie que ses partenaires européens. En effet, le Japon vise à créer un empire autarcique d'un milliard de Mongols et d'Indo-Malais. C'est un bonheur que Tchang-Kai-Schek ait créé une Chine libre et n'ait pas d'autres ambitions qu'une Chine unie dans les limites de ses frontières historiques. Toutefois, il se peut que les territoires de l'Asie centrale, peuplés d'hommes de race jaune, donnent lieu à des conflits avec l'U. R. S. S., et cela d'autant plus si celle-ci donne son appui aux communistes chinois. Le régime de Tchang-Kai-Schek s'étant donné pour tâche d'industrialiser la Chine, l'Empire du Milieu n'aura aucun agresseur à craindre. Les générations futures risquent d'être précipitées dans des guerres sanglantes s'il n'est pas possible de créer dès maintenant des liens indissolubles entre les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, la Russie et la Chine, une union contre laquelle, avec l'assistance des autres Etats naturellement, tout agresseur sera impuissant, une union capable de faire de la paix universelle la loi suprême de l'humanité.

Mais, au préalable, il faut « que toutes les races et tous les peuples aient les mêmes droits ». L'organisation de la paix doit être conçue sur une large base, en tenant compte des progrès techniques qui ont supprimé dans une si large mesure les distances. Il ne suffit pas de lutter de toutes ses forces pour la victoire; la paix, pour être durable, pose la même exigence. Cet avertissement s'adresse particulièrement aux Etats-Unis. Espérons que toutes les nations, les grandes comme les petites, ne négligeront rien pour assurer les conditions psychologiques, économiques et politiques de la paix. L'ère des conflits sanglants — chaque fois plus sanglants — ne pourra être dépassée que si chaque peuple, que si les hommes de toutes races deviennent les champions ardents d'une forte et véritable Société des Nations.

Le chevauchement des contrats collectifs.

Par *W. Siegrist.*

L'arrêté du Conseil fédéral permettant de donner force obligatoire générale aux contrats collectifs fait ressortir l'importance de la question du chevauchement de deux contrats collectifs, c'est-à-dire de l'entrecoupement de leurs champs d'application. Il n'est donc pas sans intérêt d'exposer quelques-uns des problèmes qui en découlent.

I.

L'article 323 du C. O. stipule que le contrat de travail que passent des ouvriers et des employeurs liés par un contrat collectif est nul dans la mesure où il déroge à celui-ci. Les dispositions annulées sont remplacées par celles du contrat collectif. Ce dernier, pour les travailleurs et les employeurs qu'il lie, revêt un caractère de droit civil, impératif et auquel il ne peut être dérogé. Cependant, de manière générale, les stipulations particulières qui assurent aux travailleurs des conditions plus favorables que celles fixées par le contrat collectif ne sont pas annulées par les tribunaux, dans la mesure où le contrat collectif ne fixe que des conditions minimums. Les dispositions du contrat collectif, étant donné son but, peuvent être considérées comme minimums même lorsque cela n'est pas expressément stipulé. Les dispositions du contrat collectif de travail contraires à celles du contrat collectif étant automatiquement remplacées par ces dernières, il convient, en cas de chevauchement de deux contrats collectifs, de se fonder sur le contrat le plus favorable. En effet, on aboutirait à une situation intenable si, en considérant d'une part comme légales les dispositions d'un contrat de travail consenties de plein gré par l'employeur et plus favorables que celles d'un contrat collectif A, on annulait, en revanche, d'autres clauses plus favorables que celles du contrat collectif A